

DONNER,  
REÇEVOIR,  
RENDRE

---



**LE FILM *UNE RAISON DE VIVRE*, À L'USAGE DES MALGACHES**

**GUY CHAPOUILLIÉ**



## DONNER, RECEVOIR, RENDRE

— Le film *Une raison de vivre* —  
à l'usage des Malgaches

Au commencement, il y a le tournage qui s'est déroulé comme un enchantement ; certes à un rythme soutenu et au prix d'efforts non comptés d'une excellente équipe, mais avec la belle complicité des *ovaliens* de Madagascar. La démarche était simple : si le rugby de la Grande Ile n'était pas ce que certains m'avaient dit, alors le film ne pourrait pas se faire et notre voyage aurait échoué. Or, ça n'a pas été le cas, puisque l'accueil chaleureux de Berthin, l'entraîneur de l'équipe nationale *Les Makis*, a donné le ton et esquissé le geste fondateur d'une longue

chaîne de la pratique du rugby qui nous conduira au cœur de la société malgache où le ballon ovale agit comme un activateur de cohésion. Il nous a parlé sans retenue, il nous a fait confiance comme d'autres conçoivent le don et il nous a présenté, dès le lendemain, à plus de 2000 enfants engagés dans un tournoi de rugby, filles et garçons de tous les âges. Là, nous avons rencontré les éducateurs qui nous ont ouvert leurs quartiers et leurs villages, sans aucune hésitation, où les familles ont pris le relais en nous recevant généreusement chez elles. Et puis, le tour viendra de l'arbitre femme qui nous raconte sa vie, ses espérances, qui nous présente sa famille et surtout qui contribue à la rencontre de la poétesse qui nous racontera l'histoire d'un village réel

où le rugby a changé les choses. Enfin, tout s'emballe, comme un mouvement exponentiel où se croisent les équipes de femmes, les anciens internationaux, les spectateurs, les parieurs et les joueurs de tous les niveaux. Le film vient de là, de cet enchaînement qui a fonctionné comme une chorégraphie de passes de rugby où chaque personne rencontrée n'a eu que le souci de nous en faire rencontrer d'autres jusqu'à la ligne d'essai, l'achèvement de toute belle figure, là où le film a trouvé sa raison d'être. Au point où je me demande si le déroulement du film n'est pas le point de vue du ballon, qui serait passé de main en main de toutes ces personnes soucieuses d'être au meilleur d'elles-mêmes pour servir les autres. Au fond, une chorégraphie de la solidarité, de la cohésion où la passe se réalise comme une offrande qui, loin de mettre en difficulté celui qui la reçoit, le met en valeur pour prolonger et conclure le mouvement. C'est

tout simplement une leçon de démocratie, celle du partage, à l'opposé du chacun pour soi. Ils nous ont beaucoup donné ; ils nous ont beaucoup appris en dessinant l'esquisse d'une solidarité désintéressée, comme c'est le cas dans une cordée de montagnards. Aussi, le plus dur était à venir, construire le film pour tenter de leur rendre la qualité qu'ils venaient de nous offrir et surtout le leur présenter, sur les lieux mêmes où nous avons fixé les choses.

Ce retour nécessaire a eu lieu du 27 novembre au 5 décembre 2012, au cours duquel le film a circulé à la rencontre de la plupart des acteurs du film et plus largement du peuple *ovalien* de Madagascar. Je pourrais me contenter de dire que c'est sans nul doute la meilleure expérience en cinéma qu'il m'ait été donnée de vivre grâce à une mobilisation généreuse qui a porté le film. Mais il est des détails qui ne s'inventent pas et que je veux vous conter là, en précisant

que ces quelques phrases ne sont ni la fin, ni le tout, d'une aventure profondément humaine.

Le 27 novembre, à l'Institut Culturel français de Madagascar, dans l'Amphithéâtre Albert Camus, il y a 31 personnes, surtout les acteurs du film, auxquels se sont joints quelques journalistes dont les articles, dans la presse locale et nationale, ne passeront pas inaperçus. Si je suis déçu par le maigre public, je n'en partage pas moins une vive émotion avec les acteurs du film qui, en quatre ans, ont vécu d'autres raisons de changer ou d'enrichir leurs discours ; *des hauts et des bas* dit l'arbitre, désormais maman d'une petite fille de trois ans, qui poursuit son combat pour accéder au rang d'arbitre internationale qualifiée. Sa détermination est intacte. Et puis, toujours au meilleur de lui-même *Mahery*, le Président du club de Tara, ouvre le débat et le rend de suite lumineux

en parlant de la séquence où la locomotive du quartier de Rosa traverse bruyamment le cadre, pour laisser la place à la circulation agressive dans un tunnel, comme non seulement une séparation nette de lieux, mais aussi comme une opposition radicale entre le côté hautain de ceux du centre et celui plutôt humble et rieur *des quartiers* ; pour lui c'est une fulgurante représentation de l'écart qui se creuse de plus en plus entre les pauvres et les autres à Madagascar.

A son tour, et avec la même force de la bouche que dans le film, l'arbitre affole mon cœur en disant qu'elle a reçu ce film comme la caresse d'un rêve fertile qui lui a fait revivre la beauté d'un moment du passé qui aurait pu se perdre, si le film n'avait fait son précieux travail de veille. En écho, une spectatrice qui s'appelle Ange, il n'y a pas de hasard, bouleversée par la gestuelle, l'humilité, la dignité et le respect que ce film exhale et que cristallise au mieux l'arbitre, la compare à une fée capable d'illuminer toute une vie, à elle seule.

Pour Berthin, le ton du film, sa douceur, ses gestes et ses couleurs ne tombent pas du ciel et il rend hommage à l'équipe de réalisation qui, dit-il, a bien écouté, bien vu et bien rendu. Ça lui donne même l'envie de raconter une anecdote, lui qui enseigne si bien avec des anecdotes ; une anecdote vécue par son équipe des Makis et par lui-même à la suite d'un concert de Goldman à La Réunion : progressivement, les spectateurs se retirent et ils se retrouvent bientôt seuls, sans moyens de transport pour rentrer à l'hôtel. Très vite, de jeunes *délinquants* les rejoignent, les menacent même, et une conversation fiévreuse s'engage qui va durer jusqu'au petit matin. A la fin, ils sont d'accord sur plusieurs points jusqu'à se sentir presque frères. Pour Berthin, cette histoire rejoint le film puisqu'elle met leur idée et leur pratique du rugby au cœur de la relation humaine, pour en changer la condition.

A son tour, Alex, le jeune volontaire

réunionnais de notre association, avoue que ce film lui a donné de l'élan et l'a rendu fier de travailler avec des personnes qui ont présidé à sa réalisation.

Après la salle, c'est le moment du buffet, là où les langues se délient autrement et où certains muets retrouvent leurs voix, comme ces amis du Président André Granereau qui parlent d'une leçon où le rugby et la vie ne font qu'un ; ils se disent fiers d'être membres de l'association. D'autres reviennent sur une certaine violence du rugby assumée par les femmes et interrogent l'arbitre qui parle alors plus précisément de sa vie où chaque étape professionnelle est une lutte nouvelle, celle d'une femme avant tout, qu'elle mène avec autant de décision que celle qui la conduit à siffler pour diriger chaque match. Pour elle, ce qui a vraiment changé, et qui n'est pas le plus mince des bouleversements, c'est que son père est devenu un fan de rugby et qu'il ne manque



plus rien des matchs des Makis, ni de l'actualité du championnat malgache. Dans le même esprit, sa fille de trois ans reconnaît les équipes internationales à la couleur de leurs maillots : noir c'est les *blacks*, bleu c'est les *coqs* ; tout sent le rugby autour d'elle, un rugby de la découverte, de la maîtrise de soi et par conséquent d'émancipation. Ce soir-là, rien ne semble l'attendre ailleurs car elle va, de l'un à l'autre, comme pour prolonger la vie d'un film dont elle sait qu'il est un peu de sa chair. Au fond, cette soirée m'a rassuré et rechargé ; elle a été le fragment manquant d'un geste enfin réalisé dans sa plénitude. Cependant, le buffet prévu pour 150 personnes déborde d'abondance et les petits fours ne passent plus ; mais, comme là où croît la difficulté, croît

aussi l'intelligence, quelqu'un à l'idée géniale de les offrir à l'animateur du club Rosa pour qu'il les remette aux gens de son quartier.

Le lendemain matin à 7 heures et demi, je suis invité pour participer à une émission de télévision avec Berthin ; il faudra que je m'y habitue car, dans leur ensemble, les Malgaches se lèvent très tôt et se couchent aussi très tôt. Une émission qui diffuse déjà depuis une semaine une bande annonce du film, avec le programme de sa distribution dans le pays, réalisée par Lova Nantenaina auquel il convient d'adresser nos remerciements les plus chaleureux puisqu'il aura beaucoup compté dans la réussite de cette aventure. Là, un journaliste et un technicien font le

travail qui réclame chez nous une équipe de dix spécialistes, au moins. Avec douceur, doigté, ces deux personnes nous installent sur le plateau où la journaliste, plutôt petite, prend soin d'élever son siège pour ne pas donner naissance à une image déséquilibrée qui pourrait distraire avant d'informer ; un geste qui prouve son souci de l'image et même de sa propre image ; un geste qui rappelle que toute image est une construction. Berthin, entraîneur adulé certes, mais aussi poète et guide avisé, parle en Malgache et lorsqu'il me revient de prononcer le dernier mot, je parle des spectateurs français qui ont déjà découvert le film et qui, éblouis par tant d'adresse et d'improvisation réussies, saluent avec émotion ceux qui jouent un rugby de rêve, les Malgaches.

La chaleur des lumières du plateau m'ont mis en sueur et mon béret me sert d'éponge, le temps de sortir et de retrouver le vent sauveur qui me sèche. Alors je me sens bien, rechargé

par l'intelligence fertile d'une journaliste qui sait ce que faire une image veut dire ; un bien-être qui ne me quittera pas de la journée car les belles choses s'enchaînent sans hiatus jusqu'au soir où c'est l'émergence d'un bouquet de joies.

C'est la soirée où le film est diffusé dans le quartier Rosa, que certains disent chaud et d'autres bouillant, sous un orage terrible, mais féérique, dont les éclairs et le tonnerre agissent tel un feu d'artifice de célébration. La projection prévue dehors est mise à l'abri. Quatre vingt deux spectateurs ont pris place au premier étage d'une maison fragile, dans une petite salle de classe, faite au plus pour une quarantaine de personnes. Des jeunes, des hommes, des femmes de tous les âges sont regroupés comme un essaim qui murmure un plaisir de partage et qui, en raison d'un petit retard de notre équipe, découvre le film de mon fils *Toute une vie* consacré à l'équipe de la

communauté malgache de Paris ; les réactions donnent le ton de ce qui nous attend : une tension active. J'ai vécu là un moment émouvant de ma vie et je pèse mes mots ou plutôt je ne trouve pas ceux qui pourraient s'approcher le mieux de mon émoi. Le film avance dans le commentaire partagé des uns et des autres, avec des cris de reconnaissance du lieu et des personnages auxquels se joignent des interpellations d'un public vivant, qui fait la preuve qu'il se passe vraiment là une chose importante pour eux et pour nous. Alors, j'ai l'impression d'avoir trouvé ce que je cherche depuis longtemps, l'intensité variable du regard de ceux qui m'ont fait confiance sans me connaître ; de ceux qui m'avaient tout donné, beaucoup appris et dont j'attendais qu'ils me disent simplement si leur offrande n'était pas vaine et si mon regard retransmettait bien leurs désirs et leurs souffrances. L'orage n'a jamais cessé de nous accompagner jusqu'à provoquer

quatre pannes d'électricité qui plongèrent la pièce dans le noir, sans que jamais le groupe ne se disloque, soudé dans l'unisson de palpitations liées à des dévoilements cinématographiques familiers. La séance a comblé mon attente, non seulement par la vivacité des interventions des spectateurs et par les échanges entre eux tout au long du film, mais surtout, au moment du débat, grâce à la finesse des observations et l'âpreté des questions, parfois pleines de ruse, allant jusqu'au reproche de ne pas avoir prévu de programmation pour les autres quartiers, et la recommandation appuyée de corriger cet oubli. A la fin, une jeune fille se lève et fait l'effort de me parler en français, soigné, précis, avec une voix humectée de larmes, pour me dire que ce film l'a redressée, qu'il a bien montré que le rugby est ouvert à tout le monde, aux femmes en particulier, comme un chemin de liberté ; c'est le moment du silence éloquent de soutiens intérieurs. Berthin veut



conclure, mais beaucoup restent là, comme pour prolonger leur présence en cinéma, dans le bain des promesses du film, que la prise de quelques photos tente de fixer. L'orage a cessé, mais la ruelle qui se souvient est un marécage où nous pataugeons comme des enfants rebelles.

C'est bien la saison des pluies ; pourtant, chaque matin, le ciel orageux s'éclaircit tel un rideau qui se lève pour que le spectacle commence, en harmonie avec cette chaîne de solidarité qui accompagne l'équipe de diffusion, l'éloigne des écueils et lui procure les conditions d'une diffusion sans ombre. Dans cette affaire, les



journalistes ne sont pas restés les mains dans les poches. Peut-être encore sous le charme du titre de champion d'Afrique du groupe B de l'équipe nationale des Makis, la presse nous consacre quelques articles en malgache et en français où se mélangent la présentation de la mission de l'association *Ecole du rugby école de la Vie de Madagascar* et quelques réflexions critiques sur le film qui donnent une mesure plutôt flatteuse de notre travail. La télévision publique malgache amplifiera le signal en diffusant le film le dimanche 2 décembre à 22 heures à la place de la retransmission hebdomadaire des matchs de leur ligue nationale. Par ailleurs, la construction, en un temps record, d'un nouveau stade *Le Temple du rugby*, qui accueillera

15000 spectateurs, est le signe d'un engouement croissant pour le rugby ; certes, c'est un cadeau du Président dans une époque particulière, mais, grâce à Patrick Soubiraa, je l'ai visité avec la sensation de baigner dans une vague croissante de rumeurs venues du futur et annonciatrices de nouveaux succès. C'est dans ce contexte favorable que nous avons évolué et que tout nous est paru facile.

Dans l'après-midi du vendredi 3 décembre, je présente le film à l'Ecole Supérieure du Multimédia devant quarante trois étudiants. Là, je sens que je vais être confronté à des regards non impliqués dans le processus de réalisation lui-même, des regards sans doute davantage tournés vers la vie

professionnelle dans l'audiovisuel que vers le rugby. D'emblée, je rends hommage à l'accueil et aux conditions excellentes de diffusion, grâce à un vidéo-projecteur complice de la belle image et à un rendu sonore respectueux des basses et hautes fréquences de la bande passante. Le noir a été propice à de fréquents chuchotements et un bon nombre des étudiants présents sont intervenus tel que je l'avais prévu, jusqu'à transformer la séance en leçon de cinéma, pour mon plus grand plaisir, mais sans jamais m'écarter de l'expérience du film ni de sa thématique.

*Pourquoi ce titre ?* Tout simplement parce que l'histoire de la dramaturgie nous a appris que le titre doit toujours désigner le centre de gravité de l'œuvre ; chacun a ses raisons, mais en ce qui me concerne c'est bien la poétesse du film qui a eu l'initiative de la formule *une raison de vivre* qui m'est alors apparue comme ce qui pouvait le mieux désigner le croisement

de l'ensemble des gestes et des propos fixés.

*Est-il possible de refaire les scènes dans ce genre de processus ?* La question est en apparence un peu maladroite, mais elle m'a permis de parler de la fausse opposition fiction/documentaire car, au fond, quelle que soit la procédure documentaire ou de fiction, tout film est la construction d'un regard et il n'est pas rare que, dans le domaine du documentaire, certaines scènes soient retournées.

*Pourquoi les enfants qui se passent les briques et les pousseurs de charrette, véritables héros de notre pays, sont mis en relation avec le rugby ?* Comme il n'est pas difficile de le remarquer, les questions ouvrent de belles brèches et pour celle-là je me suis installé dans la problématique de la simultanéité des mouvements de la société, des apprentissages, très justement pour ne pas oublier ceux qui tiennent une place honorable et qui s'arrachent pour permettre à d'autres de chercher dans le rugby une raison de vivre.

J'ai parlé des chaînes de solidarité qui ont fait l'humus humain, pour passer le seau de main en main et faire échec à l'incendie, pour élever un toit où plusieurs mains se passent les ardoises... Bref, j'ai embrayé sur la démocratie et parlé de la transmission du ballon c'est-à-dire de la passe à réaliser comme une offrande afin de mettre dans les meilleures conditions et en valeur son partenaire, son équipier ou son compagnon de travail, les rendre meilleurs par le jeu performant d'une chaîne sportive ou sociale. Autrement dit, un enchaînement où chacun travaillerait avec la conscience de l'égalité réelle dans la différence, avec le souci d'être bon pour rendre meilleur son partenaire, tout le contraire de l'individualisme.

Enfin, à la question sur la *fonction du film*, j'ai simplement rappelé la primauté de la responsabilité morale du cinéaste dont les constructions intellectuelles sont souvent

d'une efficacité redoutable et à l'origine de bien des imitations, de conflits, mais aussi de bienfaits.

La soirée est très entamée, mais c'est comme dans le quartier de Rosa, les étudiants ne partent pas et prolongent le film par des questions, des photos, alors que le directeur de l'école en bonifie l'impact en proposant la mise en place d'un parcours d'études consacré à la réalisation, dès la rentrée prochaine, qu'il confiera à Lova Nantenaina pour son plus grand bonheur, mais aussi pour le meilleur des bénéfices moraux de notre association qui hérite de cette manière d'un effet inattendu mais véritablement le fruit d'une de ses initiatives.

Comme je n'ai aucun crédit de temps, je trouve ici qu'il passe vite, oui, trop vite. Surtout que les intervalles n'ont jamais été laissés vacants entre les initiatives de



Guillaume et de Patrick Soubiraa, les invitations, chez Berthin d'abord, où le menu, finement préparé par son épouse, m'a bien régalié, chez Lova, ensuite, pour y pendre la crémaillère où j'ai découvert l'esquisse de son prochain film qui me fait dire que nous

avons là un cinéaste majeur, et enfin les repas malgaches divers, avec brochettes de crocodiles arrosées de rhum plus ou moins arrangé. Sans compter les événements les plus imprévisibles, comme ce contrôle d'identité par une belle nuit étoilée alors que je n'avais

pas de passeport sur moi : *alors, et maintenant on fait quoi ?* me dit un des soldats, avant que le chef de la patrouille ne me pose la même question, mais sur un autre ton que les mots ont du mal à traduire, *et maintenant on fait quoi ?* ; je n'avais rien à répondre et l'idée qu'ils pouvaient attendre que je leur donne de l'argent ne m'a jamais effleuré, ce que pourtant ils faisaient, d'après Berthin. Mais il est des nuits où même le militaire a l'esprit vagabond et oublieux, jusqu'à libérer le chauffeur de taxi d'un geste généreux.

Depuis mon arrivée, j'ai toujours eu le sentiment que rien ne serait de taille à dérouter la diffusion. D'ailleurs, au lendemain du contrôle militaire, elle se poursuit dans le village d'Amodisiarivo, très vite saluée par une lettre adressée à toute l'équipe de diffusion :

*Cher tous,*  
*Nous espérons que vous avez gardé un bon souvenir de votre passage au village.*  
*Pour nous, c'était un grand événement à marquer «d'une pierre blanche» pour emprunter le mot de Guy. Ce n'est que le début d'une relation dont nous voulons penser qu'elle sera très fructueuse dans la durée.*  
*A très bientôt,*  
*Maheryet tout le village*  
*d'Ambodisiarivo.*

C'est vrai, la magnifique séance du samedi soir n'est comparable à rien. Il y a d'abord la localisation de ce village de 1400 habitants, proche de Tananarive par la distance, mais loin par le chemin emprunté qui, du bitume, passe vite aux pavés pour se prolonger en terre battue et se terminer à travers des ornières d'un autre monde : tout ceci à l'aller et en plein jour. Au retour, au plus profond de la nuit, nous avons emprunté le même chemin que celui du tournage sur lequel nous avions filmé le plan de nuit où une vache traverse un pont, suivie par deux femmes, chacune un sac sur le dos. Un retour qui a commencé par un étroit chemin sur la crête d'une digue, avec des rizières de chaque côté, au fond d'un petit abîme de trois mètres. A chaque coup de volant pour éviter un obstacle, et il n'y avait que ça, les roues tuyaient un des bords du chemin, autrement dit du petit ravin ; l'image du bus à la renverse saturait ma tête et je compris alors, beaucoup

mieux, l'histoire du village des maudits, de ces gens qui, au 19<sup>ème</sup> siècle, venaient de loin pour échapper à la traite négrière, en quête d'un endroit vraiment hors d'atteinte. En outre, ce qui n'est pas la plus mince des énigmes qui fondent l'histoire du village, il y a là, au cœur de cette petite cité, une Citadelle dite *la Citadelle imprenable* dans laquelle est venue se réfugier un jour une princesse candidate à la succession de la reine de Madagascar. Bref, ce village n'est pas celui qui laisse indifférent et sa réputation n'est que le signe d'un groupe qui ne s'est jamais soumis, fidèle à son geste fondateur de résistance. D'abord, nous sommes reçus dans une cour, véritable espace consacré où siège l'assemblée des anciens près d'un arbre haut et très droit, un Hasina que l'on retrouvait, paraît-il, dans les lieux sacrés des royaumes malgaches, fier symbole de l'esprit de ce village. Au moment du tournage, nous avons fait l'impasse sur cette rencontre et j'ai vite senti qu'il manquait

quelque chose pour que nous soyons réellement reconnus. Le Président de l'assemblée vient vers moi, suivi des autres membres du groupe, pour un discours de bienvenue que je comprends, grâce à la traduction à mi-voix de Berthin. Les yeux humides et la voix marquée par une humilité qui me donne le frisson, il se dit très honoré de nous recevoir et nous remercie avant tout d'avoir tenu la promesse de présenter ici le fruit de notre travail avec les gens du village. En réalité, tout n'est pas traduit, mais j'ai l'impression que l'essentiel est dans le geste, les regards, et mon émotion est alors celle d'un homme ordinaire qui découvre la nécessité des rites et surtout de l'accord des autres pour fouler librement le sol de leur cité. Il nous propose d'ailleurs en conclusion de visiter leur territoire, avec un des anciens pour guide. Un peu démuni et sans aucun doute maladroit, je réponds, d'abord en lui présentant mes excuses pour n'avoir pas su lui parler au moment du tournage

et je le remercie vivement de sa confiance. Et puis, comme j'ai un DVD du film avec moi, je le lui offre en disant que je sais trop la valeur de ce j'ai reçu ici, de ce que les joueurs et habitants m'ont donné, et qu'il y a là ce que j'en ai fait, en l'invitant à le découvrir, le soir sur la place centrale. Nous avançons à travers les rizières, les légumes, les choux que dévore une nuée de papillons blancs et nous croisons des hommes et des femmes au travail qui nous assurent de leur présence à la projection. Enfin, c'est le retour au cœur de la cité, à travers les ruelles et les maisons en argile ocre que le soleil couchant embrase le soir, avec des toits de chaume et des odeurs mélangées qui me sont familières, de fumier et de feu de bois. Nous n'avançons pas dans l'indifférence, car des regards curieux dans l'embrasure des portes nous accompagnent, peu inquiets, moqueurs plutôt. Sur la place, un drap de lit fait écran sur un des murs de la Citadelle toujours là, debout,



entretenu avec attention et affection par les habitants qui se muent progressivement en public, patient et joyeux, car ça danse avant même que le film n'ait commencé. L'attente me paraît longue, mais ça danse toujours sur

le rythme d'une musique diffusée par les haut-parleurs du matériel de projection, une attente bizarrement prolongée, comme si le soleil malin voulait être de la fête et passer la nuit avec nous. C'est vrai, une douce harmonie semble



lier la nature au village car, en pleine saison des pluies et après l'avalanche le soir de la diffusion dans le quartier Rosa, nous nous préparions au pire, mais rien n'est venu qu'un petit vent doux, plein de caresses pour l'écran qui en frémit de plaisir. Le film en bénéficiera, mû dans un relief étrange, comme une troisième dimension à la mesure du lieu. J'ai eu la conviction que la Princesse veillait sur nous et sur le village pour ne point gâcher l'offrande de ce cinéma en plein air, avec un plafond d'étoiles à faire chavirer les cœurs.

La nuit noire venue, devant plus de 400 personnes, des femmes, des hommes, des jeunes, des vieux, des couples et quelques coqs présomptueux, dressés sur leurs ergots, avertis sans doute

de tous ces chants de basse-cour qui donnent une singulière couleur au film, je m'appête à dire quelques mots, lorsque les anciens fendent la foule avec les bras chargés de sacs en plastique garnis. Devant tout le village, ils viennent nous offrir une récolte de leurs légumes, haricots verts, pigments, poivrons, concombres. L'émotion est à son apogée et je déclare avec un sac tendu à bout de bras qu'il s'agit là du plus beau cadeau que j'ai jamais reçu. L'écran s'anime et l'attention se fixe, avec des commentaires qui déclenchent des rires et des sifflets. Des personnes en retard protestent et demandent aux derniers rangs de s'asseoir. Les séquences en français donnent lieu à de singuliers flottements, avec une élévation du murmure où certains

cherchent autour d'eux une éventuelle traduction. Mais dès l'irruption de la séquence consacrée au village, une rumeur de plaisir s'élève et provoque le retour des flâneurs. Des rires, des interpellations, des reconnaissances avec des noms qui fusent ; c'est la manifestation d'un public actif qui commente haut le film et l'interroge même. Entouré de bonheurs, j'ai l'impression que le groupe se resserre dans le partage d'une appartenance, d'une identité que le film leur dessine. Ils regardent leurs propres étoiles sur l'écran, celles qui portent loin leur image fière et combative née au croisement du rugby, du défi et du travail. Alors moi, les yeux dans les étoiles, irrigué des larmes de l'intérieur, je me laisse vivre ce moment délicieux, sans aucune retenue. Un des anciens, silhouette fugitive de la nuit, vient me serrer la main trois fois en me saluant chapeau bas, ce qui me gêne un peu, mais qui donne toute la mesure de ce qui s'est noué entre le don et le contre don.

Pour beaucoup, la fin traîne trop en longueurs de français et le relâchement provoque l'amorce de discussions éparées où mon oreille malheureusement n'a pas la qualité requise pour comprendre. L'écran s'éteint au bout de la nuit, mais à la lueur de la petite lampe ordinaire de 40 watts qui permet de ranger le matériel, une cinquantaine de personnes s'agglutine au plus près du micro pour parler, ce qui va au-delà de mes espérances. Nous jouons le jeu et les interventions se multiplient pour dire ce que le film a provoqué : certains font un effort de mémorisation pour énumérer les noms de ceux qu'ils ont reconnus, comme pour bien indiquer qu'ils sont aussi d'ici, des leurs, du film quoi. D'autres, des jeunes surtout, sont décidés à faire le rugby qu'ils ont vu sur le mur, comme gravé dans leur argile.

Loin ou au dessus du village, mais dans le même esprit, la télévision n'aura pas manqué de graver à sa manière. Il aura suffi d'écouter la rue de



Tananarive et en particulier un gardien de voitures qui s'approchant de Berthin et de moi-même nous dira simplement, *passer le ballon, comme on passe les briques, non ?*

Le dernier écran sera celui de l'hôtel Saka Manga, qui veut dire Le chat bleu, où, précisément, le petit savon du matin de couleur bleue est en forme de tête de chat : une rare délicatesse. La direction a fait le nécessaire avec affiches dans le quartier, encart publicitaire dans la presse, sans oublier le bouche à oreille orchestré par Berthin, le guide infatigable. Soit l'heure n'allait pas, soit le jour ne convenait pas, soit le caractère nouveau de l'initiative aura dérouté, bref que sais-je ? En tout cas, le public se fait rare et, lorsque la séance commence, il y a 16 spectateurs dans la salle, avec en plus, cerise aigre sur le gâteau, un son limité au volume d'un son d'ambiance ; rien ne va et je désespère. Pourtant, le débat est une agréable surprise qui me recharge pour la fin du séjour. Un *escaladeur d'arbre*, qui permet

à ceux qui le souhaitent de découvrir des fleurs et des animaux ordinairement hors d'atteinte, estime que nous aurions dû faire un peu plus de place aux parieurs, jusqu'à les filmer avec une caméra cachée, ce que ne partagent pas les autres personnes qui veulent plutôt savoir si nous n'avons pas eu d'histoires avec eux. Je réponds que nous avons choisi de les affronter à hauteur d'homme, sans masquer notre intention avec, en tête, la formule de l'arbitre *c'est les parieurs qui bloquent tout* ; or, le regard que l'organisateur des paris jette à la caméra, que nous fixons et que je monte en film, a l'éloquence d'une menace qui confirme la crainte de l'arbitre, un regard que je n'aurais pas pu saisir autrement. Pour un joueur du club de Kamasoa, le film est là, dans son cœur, et il joint le geste à la parole ; l'esprit du jeu, la cohésion, l'arrachement, tout est là et il n'a rien à dire d'autre que de nous inviter à venir projeter le film chez lui. Son entraîneur achètera deux DVD en reprenant

ses propos auxquels il ajoute simplement que le film résume bien ce qu'il vit et ce qu'il souhaite entreprendre.

La poétesse, qui n'avait toujours pas vu le film sur grand écran, est émue, car la lumière du film est bien celle de son pays ; d'ailleurs, elle aurait aimé voir un peu plus de scènes de la vie malgache. En revanche, elle regrette une relative baisse de rythme à la fin qui lui ternit un peu son plaisir. Une étudiante de Bordeaux, en stage de fin d'études à Tananarive, n'a pas eu cette impression, elle est bouleversée par la nature de la relation avec les personnes qui parlent sans retenue, comme s'ils se confessaient, comme une mise à plat de leur pensée. Sa sensibilité a été mise à rude épreuve et elle n'aspire qu'à une chose, revoir le film pour tenter d'explorer différemment les diverses pistes qu'il propose, comme celle de la transmission qui l'a beaucoup touchée. Alors, je relance le débat en évoquant la question centrale de l'imitation prestigieuse, car

ceux qui s'emparent des gestes qui réussissent n'ont pas toujours les moyens de mesurer la qualité de cette réussite qui peut aller du meilleur jusqu'au pire. C'est le moment attendu par une jeune joueuse, récente bachelière, qui a vécu tout ce qu'il y a dans le film, mais qui ne veut pas se poser la question de savoir si le rugby va lui apporter du travail, lui assurer l'insertion professionnelle, car elle aime le rugby pour ce qu'il est : une construction de soi-même avant tout. Elle l'aime, un point c'est tout, et elle veut en faire ; elle demande seulement de pouvoir construire son désir en toute liberté. Elle se dit tout à fait prête à s'engager pour contribuer à l'essor de ce sport et à sa réussite pour une meilleure santé de la société.

Berthin est aux anges, car le témoignage de cette jeune joueuse prolonge et légitime à la perfection les pratiques, les idées et les rêves qu'il est heureux d'avoir contribué à faire vivre dans le film.

Après tout ça, rien de surprenant qu'au bout du séjour, les fameuses interrogations de Kant me reviennent en tête, *d'où venons-nous ? que sommes-nous ? que nous est-il permis d'espérer ?* Si pour les deux premières je ne peux rien dire, en revanche l'aventure impulsée par le processus de réalisation et de diffusion d'*Une raison de vivre*, m'invite à écrire que j'ai cru sentir au plus profond de moi-même ce qu'il m'était permis d'espérer : un peu plus de solidarité, de partage et de mise en valeur de chacun pour le plus grand bien de tous et, pour les cinéastes, espérer qu'ils demeurent fidèles au credo le plus élémentaire d'un certain contrat social dans lequel *prendre et donner* implique de *savoir recevoir* et de *rendre bien*.

Guy Chapouillié

Jeudi 27 décembre 2012

# CARNET DE PARTAGE

par Guy Chapouillié

Réalisateur

Chercheur de l'équipe Esthétique

Laboratoire de Recherche en Audiovisuel (LARA)

Ecole Supérieure d'Audiovisuel (ESAV)

Université de Toulouse II le Mirail

Mise en page : Pierre Arbus

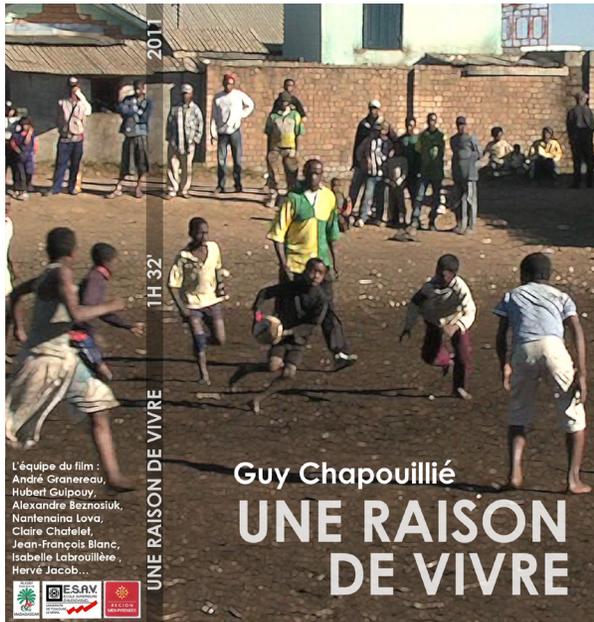
# ASSOCIATION ECOLE DE LA VIE DE MADAGASCAR

Contact

André Granereau

Tel : 0684055414

<http://ecole-de-la-vie-de-madagascar.jimdo.com/>



Le film *Une raison de vivre* vient d'un enchaînement qui a fonctionné comme une chorégraphie de passes de rugby où chaque personne rencontrée n'a eu que le souci de nous en faire rencontrer d'autres jusqu'à la ligne d'essai, l'achèvement de toute belle figure, là où le film a trouvé sa raison d'être. Au point où je me demande si le déroulement du film n'est pas le point de vue du ballon, qui serait passé de main en

main de toutes ces personnes soucieuses d'être au meilleur d'elles-mêmes pour servir les autres. Au fond, une chorégraphie de la solidarité, de la cohésion où la passe se réalise comme une offrande qui, loin de mettre en difficulté celui qui la reçoit, le met en valeur pour prolonger et conclure le mouvement. C'est tout simplement une leçon de démocratie, celle du partage, à l'opposé du chacun pour soi. Ils nous ont beaucoup donné ; ils nous ont beaucoup appris en dessinant l'esquisse d'une solidarité désintéressée, comme c'est le cas dans une cordée de montagnards. Aussi, le plus dur était à venir, construire le film pour tenter de leur rendre la qualité qu'ils venaient de nous offrir et surtout le leur présenter, sur les lieux mêmes où nous avons fixé les choses. Ce retour nécessaire a eu lieu du 27 novembre au 5 décembre 2012, au cours duquel le film a circulé à la rencontre de la plupart des acteurs du film et plus largement du peuple ovalien de Madagascar.